

audiolivres

Jusqu'à l'impensable

★★★★

MICHAEL CONNELLY

Dans le genre, on en connaît peu qui parviennent à maintenir un tel niveau depuis 30 ans. Michael Connelly a l'art de construire des intrigues d'une rare intelligence tout en menant le lecteur en bateau quasi jusqu'à la dernière page. Ici Harry Bosch, à la retraite, reprend le flambeau en collaborant avec Mickey Haller, son demi-frère avocat, pour la défense.

J.-C. V.

Lu par Robert Pépin, Audiolib ; 11 h 51, 24,50€

brèves

La mort de Camus ★

GIOVANNI CATELLI

Belle idée de roman : Camus n'aurait pas été victime d'un accident de voiture mais d'un complot du KGB. Hélas, il s'agit d'un essai exalté où quelques présomptions, à force de répétitions, font office de preuves. L'auteur aurait désiré convaincre. L'absence de rigueur et de démonstration l'en empêche. Il ne reste plus qu'à écrire le roman. P.My

Traduit de l'italien par Danielle Dubroca, Baland, 280 p., 18€

Ce qui est monstrueux est normal ★★

CÉLINE LAPERTOT

Si l'on veut comprendre d'où viennent les trois romans après de Céline Lapertot, il faut lire ce texte où elle révèle, pudique et pourtant ne masquant rien, la blessure qui l'a marquée dans l'enfance. L'autrice montre comment, après avoir touché le fond, elle a eu la capacité de rebondir grâce à une famille aimante. Sans donner de leçon, elle développe une ligne dynamique qu'on aime à croire possible. P.My

Viviane Hamy, 96 p., 12,50€, ebook 5,99€

La danse du temps ★★

ANNE TYLER

Dans les embranchements de l'existence, Willa Drake ne tombe pas sur le plus simple. Une improbable succession d'événements la conduit à prendre en charge une ancienne amie de son fils, et la petite fille de cette femme. La situation pourrait être étrange, elle devient très vite aussi naturelle que de choisir une manière de vivre qui comble un vide. Willa est enchantée, le lecteur aussi. P.My

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cyrielle Ayakatsikas, Phébus, 272 p., 20€, ebook 12,99€

El Commandante Yankee

★★★★

GANI JAKUPI

Né au Kosovo, Gani a été journaliste avant d'investir pendant douze ans pour raconter l'histoire cachée de la révolution cubaine dans son premier roman graphique. Le réalisme délicat du trait dissimule un récit subtil, évitant les confrontations directes pour nous dessiner les manipulations de la réalité révolutionnaire. A côté du Che, il y avait un « Commandante Yankee » américain, que l'on a voulu effacer des tablettes de l'Histoire. Da.Cv.

Aire Libre, 224 p., 32€

ESSAI



Sur la route du Danube

★★★★

EMMANUEL RUBEN

Rivages

608 p., 23€, ebook

16,99€

Emmanuel Ruben et l'Europe du Danube

Un voyage à vélo de 48 jours et 4.000 kilomètres dont l'écrivain a tiré un livre aussi majestueux que le cours du fleuve bleu (ou pas) : « Sur la route du Danube ».

PIERRE MAURY

Emmanuel Ruben se définit, dans son nouveau livre (*Sur la route du Danube*), comme un « géographe défroqué ». Traduisons : un géographe à la manière de Julien Gracq, c'est-à-dire quelqu'un qui porte un intérêt particulier aux paysages ou aux formes des villes mais qui ne s'en contente pas et en fait naître une œuvre littéraire. Ajoutons, et la boucle entre les deux écrivains sera solidement nouée, qu'Emmanuel Ruben dirige actuellement la Maison Julien-Gracq. Voilà qui ne ressemble pas à un hasard.

Le voyage qu'il entreprend, de juin à septembre 2016, n'a rien d'un hasard non plus. L'Europe lui tient à cœur, le voici, avec son ami Vlad, décidé à mener à bien ce « projet délirant de ré-écrire l'Europe à vélo ». Mais quelle Europe ? Celle dont rêvent bon nombre de réfugiés pour qui la « Danubie » est un passage vers les terres de l'Ouest ? Ou celle qui a fait mine d'effacer certaines frontières pour mieux les réinstaurer ? La question court à travers tout un livre que, malgré son épaisseur, on ferait bien de lire avant les prochaines élections.

Ce qui se somme « la crise des migrants » a pour Emmanuel Ruben une autre signification : « une crise des valeurs européennes ». Remontant le Danube au plus près de son cours, il s'inquiète de ce que devient ce Vieux Continent. Les exemples sont concrets et précis : « Viktor Orbán est l'idiot utile qui permet à nos tartuffes de pas-

ser pour des philanthropes. C'est lui, aujourd'hui, le concierge de l'Europe. Il fait le sale boulot dont nous avons besoin, dans notre lâcheté, pour croire encore au mythe de notre hospitalité. »

Ailleurs, en Autriche (pays sur lequel les commentaires acides ne manquent pas), voici une Europe « suissifiée jusqu'à la moelle, pimpante et propre, opulente et stylisée ». Et les perspectives ne sont pas réjouissantes, d'ailleurs le ton, qui avait quelque chose d'allègre au début, se fait plus grave – cela ne tient pas qu'à la fatigue du voyage : « Le XXI^e siècle est le pire alliage qui soit entre un archaïsme ultraconservateur et un consumérisme ultralibéral, ce qui devrait nous mener lentement mais sûrement au fascisme pur et dur. »

« La fragile beauté des eaux douces »

On l'avait compris, mais l'auteur prend la peine de le dire explicitement dans son épilogue : « Oui, autant l'avouer, le vrai sujet de ce livre n'est pas le Danube, mais l'Europe. » Epilogue dans lequel il rend aussi hommage à deux libres-penseurs qui lui ont, tout du long, servi de phares : Elisée Reclus et Gaston Bachelard, chez lesquels il loue la manière de dire « la fragile beauté des eaux douces » ou l'attention « aux vies minuscules des éléments végétaux, minéraux, aquatiques ».

Sur la route du Danube est un beau et grand livre, comme l'était, et le reste, celui du « grand » Claudio Magris, *Danube* – mais paru en 1986 en Italie, alors que le Mur de Berlin et le Rideau de fer étaient des réalités aussi solides que semblaient l'être la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, l'URSS et, au contraire d'Emmanuel Ruben, on en oublie...

La forme des frontières a donc changé, plus vite probablement que le cœur des hommes auxquels s'intéresse l'écrivain cycliste : son récit, découpé en journées bien qu'elles aient été reconstituées après coup, car il n'avait pas la force d'écrire au soir des étapes, est farci de rencontres qui l'enrichissent. Et de chiens errants qui sont la terreur du voyageur sur deux roues – ce n'est pas



Emmanuel Ruben a écrit un livre total.

© RENAUD MONFOURNY.

une autre histoire, c'est la même, elle appartient à une expérience aux couleurs aussi variées que celles d'un Danube où il ne manque que le bleu.

Enfant, Emmanuel Ruben s'était inventé un pays imaginaire, la Zyntarie, dont il avait dessiné la carte, écrit l'histoire, les légendes, le guide touristique, etc. Il ne manquait que de s'y rendre, de transformer l'archipel de papier en routes concrètes. Il y est presque : « Il y a sous l'Europe apparente tout une Europe insoupçonnée que nous ne voyons pas, que nous ne voyons plus. »

Même défroqué, le géographe n'a pas oublié ses fondamentaux grâce auxquels *Sur la route du Danube* est un livre total : « La géographie est la forme la plus durable de l'histoire. » C'est dit, on ne l'oubliera pas.

ROMAN



Les oiseaux de passage

★★★★

EMILY BARNETT

Flammarion

190 p., 17€

ebook 11,99€

Génération désenchantée

Avec en toile de fond les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, un roman qui ressuscite les fantômes du passé d'une bande d'amis frappés de « cécité ».

CÉDRIC PETIT

Et vingt ans plus tard, ils se retrouvent... Ils faisaient partie de la même bande d'amis au lycée.

Ils avaient leurs habitudes dans un troquet parisien, qui donne son nom au roman, *Les oiseaux de passage* (à ne pas confondre avec le film mexicain présenté à Cannes). Ils se sont perdus de vue à la fin des années lycée, quand la bande s'est disloquée, après le suicide d'une des adolescentes, retrouvée pendue dans sa chambre le jour de Noël, à la surprise générale.

Les voilà, toujours à Paris, le 13 novembre 2015. Une date qui ne doit rien au hasard. Ce soir-là, la folie terroriste s'empare de la capitale française, au Bataclan et, quelques minutes auparavant, au Carillon. La narratrice Juliette, trentenaire célibataire, en réchappe de peu, ne devant son salut qu'à une lentille de contact perdue alors qu'elle se préparait à aller rejoindre un ami.

Sans vivre les attentats dans sa chair, elle traverse les rues de Paris, hagarde, meurtrie, à s'interroger sur ce qui est en train de se produire, quand elle tombe sur un visage familier, blessé pendant l'attaque du Carillon, heureusement indemne.

C'est Paul, le même Paul que celui de la bande des Oiseaux de passage.

Et soudain tout s'arrête. Sans prendre le temps de prévenir amis ou famille qu'elle a échappé au pire, sans autre forme de procès, Juliette guide Paul à travers les rues de Paris où ils vont, bras dessus bras dessous, remonter le temps, retisser le fil du souvenir, retrouver tout à la fois ce qui les a unis et ce qui les a

percutés, assommés, puis disloqués.

Nuit d'errance

Des deux anciens amis, désormais bien assis dans la trentaine, lequel pourrait dire pourquoi leur comparse Diane a mis fin à ses jours alors que rien ne le laissait présager, elle qui magnétisait l'attention de tous, garçons, filles, de Juliette surtout, qui ne semblait respirer que grâce au souffle de Diane.

Un roman sur la génération des ados des années 1990

Dans les fêtes, au cours des week-ends qu'ils passent ensemble sur les côtes bretonnes dans la résidence secondaire des parents de Diane, le monde de Juliette se construit autour de ce que son amie pense, voit, écrit, fait, autour de ses amourettes avec Paul ou avec Gabriel, quand ce n'est pas avec les deux en même temps.

La nuit d'errance dans Paris en lam-

beaux est l'occasion de faire ressurgir cette période de la fin de l'adolescence et ses multiples contorsions de l'esprit, dans la tête d'une jeune fille qui, contrairement à Diane, paraît ne pas savoir où elle va et qui elle est.

L'occasion aussi de lever les masques là où, vingt ans plus tôt, dans un groupe où chacun est tenu à un rôle particulier, beaucoup reste dans le non-dit et les apparences. Dira-t-on qu'à ceux-là, de famille aisée, l'avenir était promis ?

Pas si loin de *Ariane* de Myriam Le-roy, Emily Barnett – journaliste pour *Marie Claire* et les *Inrocks* – brosse dans son second roman le portrait d'une génération fracassée, frappée, comme elle l'écrit, de cécité : « La seule chose que la société occidentale nous a apprise, à nous sa jeunesse, depuis trente ans, c'est l'art de détourner les yeux. (...) Nous étions incapables de voir. » En 1996 comme en 2015. Où l'intime et l'Histoire s'entrecroisent, le roman d'une génération amère face à ses deuils.